

L'amour en guerre. Sur les traces d'une correspondance pendant la guerre d'Algérie,

Par Fabien Deshayes et Axel Pohn-Weidinger

Préambule

Automne 2008. Nous nous connaissons encore à peine. C'est le début d'année de doctorat, que nous entamons avec un groupe attentif à observer la vie quotidienne des gens ayant maille à partir avec l'économie du quotidien et à capter l'infra-ordinaire¹, particulièrement dans les écritures que les individus produisent eux-mêmes². Nous nous laissons surprendre par la nouveauté. La fine narration de ces « écrits de peu » nous étonne par sa force de restitution sensible et par l'épaisseur descriptive à laquelle elle donne accès.

Avec appétit, nous ouvrons ces agendas de travail, livres de comptes, journaux intimes, listes, carnets de notes, autobiographies griffonnées, lettres. Soudain, la vie quotidienne s'éclaire autrement. Nous voilà dans *la vie courante*, une si belle expression pour dire que la vie s'organise (dans des agendas, des listes, etc.) et que l'on doit parfois en rendre compte par écrit, en faisant valoir son point de vue ou ses droits (par l'intermédiaire d'une pétition, d'un courrier de contestation, etc.). Les écrits apparaissent comme un moyen aussi vigoureux que la parole pour accéder au vécu des gens.

Cet intérêt commun accroît notre amitié. Nous aimons discuter des heures durant des documents que nous dénichons sur nos terrains de thèses et de leur pouvoir d'évocation. Le dimanche, brocantes, vide-greniers et autres marchés aux puces sont désormais nos terrains de jeux favoris. Nous allons y flâner pour tenter de débusquer paquets de lettres, reliures d'agenda ou autres écritures laissées à l'abandon. Le temps presse, il faut attraper ces archives sans qualité et sans statut avant qu'elles ne partent à la benne à ordures, car ce qui est en jeu, c'est la destruction de la mémoire de pans entiers de la société.

La pêche est loin d'être toujours miraculeuse. Bien souvent, nous ne trouvons que quelques cartes postales éparpillées sur les étals des vendeurs, fréquemment dépouillées de leurs timbres, qui ont souvent une plus grande valeur aux yeux des collectionneurs. Parfois, nous dénichons un carnet de

¹ L'expression est de l'écrivain Georges Perec, *L'Infra-ordinaire* (Paris: Éd. du Seuil, 1989).

² Parmi ces chercheurs à la faculté de Paris 8 Saint-Denis, citons Jean-François Laé et Anne-Julie Auvert. Nous étions également membres du laboratoire Cresppa-Gtm.

comptes ou un agenda au contenu énigmatique ; certaines archives sont trop elliptiques pour être exploitées.

En ce jour de mai 2009, notre persévérance finit pourtant par payer. Au cours de l'une de nos incursions sur une brocante qui se tient près du cimetière du Père-Lachaise, dans le vingtième arrondissement de Paris, nous découvrons la correspondance d'Aimée Jean-Baptiste et de Bernard Garigue³. En un coup d'œil, nous voilà transportés au cœur de la guerre d'Algérie, où Bernard a fait son service militaire au début des années 1960. Au fil de notre lecture, nous découvrons qu'entre 1959 et 1962, Aimée et Bernard se sont aimés et se sont écrits près de quatre-vingts lettres, qu'ils s'apprêtaient à avoir un enfant au début de l'année 1962 et qu'ils formaient ce que l'on nommerait aujourd'hui un couple mixte, puisque Bernard était blanc tandis qu'Aimée était noire.

Cette correspondance va nous animer plusieurs années durant, suscitant notre curiosité et attisant notre volonté de recomposer la mémoire de ce couple. C'est cette histoire singulière que restituent les pages qui suivent, tout en prenant soin de replacer ce récit particulier dans le contexte de l'époque, celui des « Trente Glorieuses ». Ce faisant, parce que ce récit n'était écrit nulle part ailleurs, ni dans un journal personnel ni dans aucune biographie, ni même dans la mémoire familiale, nous ouvrons au lecteur les coulisses de l'enquête, en dévoilant les doutes et les interprétations parfois multiples que nous offre cette correspondance inattendue.

³ Les noms ont été changés afin de préserver l'anonymat de l'ensemble des personnages, à l'exception de ceux qui ont expressément dit qu'ils ne voyaient pas d'inconvénients à être cités.

Deux lettres, une photo et quelques commentaires :

Paris, ce 20 janvier 1962
ou le 686^e jour est le jour J

mon Amour, nos calculs ne
coïncident pas. Bon effet pour toi, c'est le 698^e.
Voilà le 4 tu avais fait le mois. Pour l'année
62 reste $(365 - 18) = 349$ j. Et en 63 $(365 - 28)$
~~337~~ j. $337 + 349 = 686$ j. Y a-t-il erreur ?

J'ai pu de m'excuser de commencer
par ce petit calcul, mais je pense que'il ne
doit pas t'être indifférent de savoir que
tu seras ~~sublime~~ douze ou onze jours plus
tôt - je suis ennuyée de constater que ma
lettre du 15 n'était pas en ta possession le
17. Peut-être y a-t-il eu un ~~retard~~ ^{de l'ordre} ^{de minutes},
car je ne crois que le fait de t'avoir adressé
cette lettre au SP des cotés (qui est le Sec.
tenu que tu m'avais d'ailleurs indiqué) ait
pu causer la perte de cette lettre. Mais
 rassure-toi cependant, j'avais tout juste tracé
99 lignes, sachant que tu devais changer de
casernement pour te dire que j'avais reçu les 2
premières lettres et que je te suivais par la pensée.
Y'aurait été content de l'apprendre que tu étais
bien des villes, car maintenant le danger est dans
celle-ci et à leurs abords ^{pour} moins immédiats.

Commentaire :

Au moment où il l'entame, le service militaire de Bernard est censé durer 28 mois, à cause de la guerre qui fait rage en Algérie. Après quatre mois de « classes » durant lesquelles il a appris quelques rudiments de la condition de soldat, Bernard débarque en Algérie en janvier 1962. Peu après, il est muté sur un piton kabyle. Les premières semaines, les lettres qu'ils s'échangent avec Aimée sont remplies de calculs par l'intermédiaire desquels ils essaient de maîtriser le coût de cette séparation dont il est si difficile d'envisager la fin (au moment de cette lettre, ils ne seraient définitivement réunis que deux ans plus tard !). L'un comme l'autre apprend également le fonctionnement de la Poste aux armées, des secteurs postaux, de ce que l'on peut mettre ou non dans les colis, des horaires des levées, des jours de distribution du courrier. L'armée et la séparation qu'elle impose nécessitent un apprentissage sur le tas.

En métropole, les informations sur l'Algérie sont nombreuses et Aimée essaie de s'imaginer quelle peut être la vie quotidienne de son soldat de mari : ville ou campagne, ratissages, embuscades, les proches deviennent les intimes d'une guerre qu'ils vivent à distance et qui pourtant ne fera que se rapprocher, en témoigne l'escalade d'attentats qui frappent Paris entre 1961 et 1962.

Taboudoucht, le 27 janvier samedi

Aimée,

Ma biche, j'a reçu ta lettre il y a deux jours (celle du 20) en rentrant d'opération. Je t'avais dans ma dernière lettre annoncé que je t'écrirai. Je n'en ai pas eu le temps...Ma perle d'ambre, ruisselante d'amour, d'espoir et de vie, je l'ai emportée bien enfoui au fond de ma poitrine pendant ces jours de ratissage. Pendant ces nuits de garde dans l'air froid il y avait cette chaude présence, contre mon visage il y avait ton visage, dans mon souffle il y avait ton souffle, et c'était ton cœur que je sentais battre dans ma poitrine. Aimée, c'était étrange cette situation de la sentinelle seul dans la nuit : il y a autour d'elle ce paysage hostile d'où peut à tout moment surgir la douleur, il y a ces cris déchirant de bêtes, ces murmures, ces frémissements, et puis tout à coup le songe qui s'empare de l'esprit malgré l'être tout entier sur ses gardes, le songe qui submerge l'esprit hallucinant de présence, à telle point que lorsque la relève arrive, fantomatique dans l'ombre, on s'étonne, comme un regret, que la faction soit terminée. J'en ai passé de ces nuits où, à tes côtés, le temps s'écoulait comme le sable fin entre les doigts de la main, tiède et doux, dorée, immémoriale. On me prévient qu'une lettre de toi vient d'arriver avec un colis. Je vais aller le chercher. Tu vois, je te parlais, et voici que ça arrive, et ça ne m'étonnerais guère qu'un jour je puisse voir mon Aimée, sauter en parachute de la carlingue du petit avion. J'y vais que dis-je ? J'y cours ! [...]

Commentaire :

Écrire est une obligation pour les appelés, sans cesse rappelés à l'ordre par leurs familles, suppliés de « donner des nouvelles », seules les lettres permettant de savoir si le proche est vivant. Mais pour le soldat-amoureux, se pose le problème du temps de l'écriture, dans un contexte où il ne s'appartient plus vraiment, ainsi que la capacité à passer d'un rôle – celui de soldat – à un autre – celui de mari. Opérer cette conversion n'a rien d'évident, d'autant que le poste militaire n'offre guère d'espaces intimes : les dortoirs sont collectifs et il est impossible de s'éloigner à quelques centaines de mètres pour se concentrer et se retrouver seul, car les risques sont trop grands. La garde devient alors l'un des seuls moments pour écrire ses lettres et penser à l'être aimé.



Commentaire :

Entre la mi-janvier et la mi-février, Bernard est affecté au piton de Taboudoucht-Nador, en Kabylie. À le lire, les conditions de vie sont déplorables, comme c'est le cas dans tous les bâtiments militaires où il loge en Algérie. L'ennemi principal, ce sont les bestioles qui peuplent les lits, qui démangent sans discontinuer et qu'il faut éliminer à grand renfort de produits que les appelés se font envoyer de métropole par leurs proches. Lorsqu'il arrive sur ce piton, Bernard découvre l'hiver rigoureux des montagnes kabyles, l'absence d'eau courante, la discipline qui continue à s'exercer, sans faille, mais aussi les ratissages dans les forêts de chênes verts qui entourent le poste.